

Cent-seizième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de septembre 1981

Mes chers confrères,

Dans ma dernière missive, j'avais promis de vous parler d'un besogneux de nos lettres qui, pour étoffer ses exercices, utilisait volontiers comme siens des textes empruntés à d'autres plumes. Il me faut vous décevoir.

Deux bénéficiaires de ses attentions, une consœur, me demande instamment de ne pas citer son nom et un confrère préfère lui aussi garder le silence. A la réflexion, je retrouve dans leur comportement cette vieille sagesse populaire propre à nos régions et qui se résume en ces quelques mots : Pas d'histoires !

Peut-être ont-ils raison.

Il est un fait que les affaires de ce genre tournent en général à la confusion des spoliés et à l'avantage des avisés copieurs. Un exemple récent le confirme. Françoise Sagan la Flibustière, lavée par un tribunal du soupçon d'un larcin manifeste, s'est vue récompensée par le succès d'un nouveau bouquin. Une preuve ? Jean Vigneaux lui fait son procès avec une rigueur digne de cet excellent critique, et, dans le même hebdomadaire, l'écri-vaine arrive en tête dans la liste des livres les mieux vendus.

Il faut bien se rendre à cette évidence : le scandale est payant. Vous me direz que c'est en contradiction avec une sentence de Jésus, rapportée par saint Matthieu. Ce qui tendrait à faire croire que même Dieu peut se tromper sur les hommes. A moins que l'apôtre ait mal interprété les paroles de son divin Maître.

D'autres devoirs m'ont requis.

Un ami voulut bien m'avertir qu'une librairie uniquement destinée au livre belge venait de s'ouvrir à Bruxelles, au Palais des Beaux-Arts. C'était une initiative due à un ministre, José Desmarets, lequel est, appris-je, vice premier ministre, ministre des classes moyennes et du Plan, et ministre adjoint de la Communauté française. Il est, de surcroît, l'éditeur d'une publication trimestrielle intitulée : "La Petite Gazette de José Desmarets" dans laquelle il relate ses multiples performances ainsi que tout le bien que la presse pense de lui.

J'appris par la même occasion que ce ministre polyvalent avait alloué deux millions de nos francs malades à l'association "Promotion des lettres belges", gérante de la nouvelle librairie. Deux millions, ce n'est pas le Pactole quoi qu'en pensent quelques esprits tâtilons. C'est même une somme ridicule pour un Etat, magnifique comme un seigneur d'ancien régime cousu de dettes, qui emprunte plus d'un milliard par jour et ne s'en porte pas plus mal. Il nous promet d'ailleurs des jours meilleurs et comme disait Figaro : "Demain on rase gratis".

Je m'en fus donc à la recherche de cette nouvelle librairie. Elle se trouve imbriquée dans la vaste tuyauterie qui donne à la grande salle du Palais des Beaux-arts son air de chantier définitif. Cela fait penser à la tuyauterie pompidolienne, à cette différence près, qu'à Paris elle joue à l'extérieur et qu'on l'oublie une fois dans ses entrailles.

Aucune surprise. La nouvelle librairie occupe le même endroit et la même surface que l'exposition livresque d'Europalia. Nul visiteur ne s'étant égaré dans ses parages, je pus m'y attarder à loisir.

Je n'ai pas tout compris. Rien n'est d'ailleurs plus normal. La vie est pleine de choses que l'on ne comprend pas, à commencer par la vie elle-même, seul phénomène connu à ce jour dans ce monde peuplé de galaxies, de quasars et d'autres sphères tournantes.

Tout d'abord, devant tous ces bouquins pressés dans des rayons, je me suis demandé quels critères avaient joué pour déterminer leur choix. En effet, je connais des éditeurs qui n'ont pas été pressentis, il en est de même des auteurs car, s'il m'est permis de me compter parmi eux, je n'ouïs jamais parler de cette affaire. Non que je me plaigne. J'y figure en bonne place et cet honneur me touche. Car il y en a tant d'autres, hélas, qui ne montrent que leur dos au public ; je parle bien entendu des livres. Une exception, méritée d'ailleurs. André Baillon en buste trône au milieu de ses ouvrages heureusement ressuscités par Jacques Antoine, encore que Wansart ne lui ait pas donné l'air goguenard que je lui ai connu.



Cet hommage m'a consolé de l'aspect morne de l'ensemble. Cela tient à quoi ? Même dans l'ancre du libraire Mercier, qui y disparaît sous les piles, les tas et les paquets, la littérature est plus vivante. Je n'ai pas osé demander au préposé comment allaient les affaires. Il était en train d'écrire. Peut-être un roman, un possible chef d'œuvre. Sait-on jamais ? Je suis parti sur la pointe des pieds.

Les choses n'en sont pas restées là. Ma visite s'est prolongée dans un rêve dont, par exception, j'ai retenu tous les détails. Il faut que je vous le raconte : Nous étions plusieurs centaines, membres de l'A.E.B., du PEN-club, du Groupe d'action et de celui du Roman, plus des réfractaires allergiques aux joies de l'association, et nous marchions vers la rue de la Loi en criant très fort. Je ne sais plus si nous brandissions des calicots. Après avoir repoussé les pandores de garde, nous pénétrâmes dans le Ministère — je ne sais plus lequel, il y en a tant — et une délégation envahit le bureau du ministre — faute de place le gros des troupes dut rester à la porte — pour lui faire part de nos revendications. Finies les aumônes traditionnelles, tels que prix d'encouragement, achats, primes et bourses de voyage. Nous étions partisans de la relève économique dont on attend des merveilles tout en ne voyant rien venir. Pour nous, une seule solution. Promouvoir, soutenir l'édition. C'est une industrie, Monsieur le Ministre. Il faut qu'elle vive ! Foin des tirages confidentiels et des comptes d'auteur !

Il faut donner aux éditeurs les moyens de conquérir des marchés étrangers. De la diffusion ! Des méthodes modernes ! C'est de l'édition que dépend le sens social de notre littérature. Et nous exigeons l'exécution de ce programme, faute de quoi nous sommes décidés à nous fâcher. Vous nous tenez pour des couillons parce que trop souvent nous donnons l'impression de l'être mais nous sommes capables d'être braves comme des lions ou coriaces comme des syndiqués, et de passer aux actes, d'occuper vos locaux, de chasser vos attachés, de boire vos réserves de liquides, d'écrire vos discours et autres calamités ! Puis j'ai vu comme des projectiles tombant sur une forteresse, c'étaient des livres qui avec des grâces d'oiseaux descendaient sur Paris. Sur quoi, je me suis réveillé en sursaut.

Je m'excuse de vous livrer ces phantasmes ludificateurs. C'est le résultat d'un excès de pensement.

J'en ai oublié de mettre les guillemets, serait-ce à cause de mon premier propos ? Pardon, maître Rabelais.

ROGER AVERMAETE.



LIBERTES LANGAGIERES

Les chamailles entre Wallons et Flamands qui font le charme de notre vie politique, au point de faire oublier les soucis — que des esprits chagrins jugent majeurs — se développent autour d'un seul vocable : communautaire. Quand on consulte un dictionnaire, on apprend que le mot se rapporte à une communauté. Larousse donne un exemple : Vie communautaire. Curieusement en Belgique, il s'applique à tout ce qui sépare les deux clans et à leurs efforts persévérants pour toujours mieux creuser cette séparation. J'ai mangé un jour à Liège des asperges "à la Wallonne" accomodées d'ailleurs "à la flamande" si l'on en croit des maîtres-queux comme Paul Bouillard ou Gaston Clément, et ce détail prouve que la vigilance ne néglige aucun domaine. Elle est communautaire, chacun en conviendra.

Est-ce à dire que nous sommes devenus orgueilleux au point de détourner un vocable de son sens initial pour assouvir nos ardeurs séparatistes ?

Nos amis de France n'y comprennent rien, à moins qu'ils se penchent sur quelques-uns de ces écrivains qui entendent détourner les mots de leur sens premier dans le pourchas d'une originalité parfois rétive.

Je préfère, pour ma part, la clarté, même quand les vocables sont accouplés d'une manière surprenante. Tel Monsieur Scribe qui parle des "quatre coins de la boule ronde".

De quoi se souvenir de l'enthousiaste formule : "C'est beau comme l'antique !".

R.A.